— DU RÔLE DES USAGES DANS LA FABRICATION D'ESPACES PUBLICS. ÉTUDE DE CAS À BANGALORE (INDE)

Jade Rudler, Assistante-doctorante
École Polytechnique Fédérale de Lausanne
Institut d'architecture
Laboratoire Chôros (LAC)

Courriel :
jade.rudler@epfl.ch

Laetitia Bettex, Assistante-doctorante
École Polytechnique Fédérale de Lausanne
Institut d'architecture
CEAT

Courriel :
laetitia.bettex@epfl.ch

RÉSUMÉ

Cet article présente une exploration de processus de construction des espaces publics par les usages. Des photographies, prises chaque demi-heure depuis un point fixe dans différents espaces publics de la métropole indienne de Bangalore, permettent de lire les variations d'usages d'un lieu au cours d'une journée. En cherchant à identifier des liens entre les caractéristiques spatiales d'espaces publics et les pratiques sociales qui s'y déroulent, nous allons révéler le rôle de l'interprétation par les usagers de l'espace dans lequel ils évoluent.

MOTS-CLÉS

Espace public, Inde, anthropologie visuelle, affordances, usages.

ABSTRACT

This paper proposes to explore a building process of public spaces by their uses. Pictures taken each 30 minute from the same places in several public spaces of Bangalore (India) allows to observe different uses of this places dur-

ing one day. Focusing in the relations between the spatial characteristics of a place and the social practices which took place in it, we reveal the importance of the users' interpretation of the space within they evolve.

KEYWORDS

Public space, India, visual anthropology, affordances, uses.

—

À travers l'observation de deux espaces publics situés dans la métropole de Bangalore, nous cherchons à préciser le rôle des usages dans la fabrication de l'espace public. Quelles pratiques sociales se déroulent dans les espaces publics observés ? Les usages planifiés sont-ils respectés ? Y a-t-il des usages informels et si oui, où prennent-ils place ? Enfin, qu'est-ce que cela nous apprend sur la fabrication de ces espaces ? Pour aborder ces questions, nous allons nous intéresser aux liens entre les caractéristiques spatiales de certains espaces publics et les pratiques sociales qui s'y déroulent.

D'après le dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, un espace public est un espace « *accessible à toutes les composantes d'une société et auquel toutes ces composantes accèdent effectivement* » (Lévy *in* Lévy et Lussault, 2013, p. 364). Les séries de photographies constituant notre matériel de recherche montrent des lieux de circulation, accessibles à toute heure du jour et de la nuit et dont certains endroits sont appropriés selon des degrés différents par divers usagers.

Selon Lévy et Lussault, « [c]*haque opérateur possède une spatialité propre, spécifique, construite dans l'action* » (Lévy et Lussault, 2013, p. 948). Nous allons observer comment les usagers convoquent cette marge de manœuvre à laquelle ils ont accès.

Pour cela, le couple espace/spatialité nous intéresse, car « [s]*i le concept d'espace pousse à réfléchir, de façon théorique, aux caractères et aux attributs (échelle, métrique, substance) de l'espace des sociétés, aux grands types qui peuvent être discriminés (le lieu, le territoire, le réseau), celui de spatialité permet de prendre en compte les actions spatiales des opérateurs, leurs technologies et instruments et leurs effets dans et sur l'espace* » (Lévy et Lussault, 2013, p. 948).

Étudier le lien entre des caractéristiques spatiales et des pratiques sociales implique de s'intéresser aux interactions entre des usagers et leur environnement. Pour cela, le concept d'affordance, développé par le psychologue américain James J. Gibson (1979), nous sert de grille de lecture. Une méthode d'anthropologie visuelle (Chenal, 2009) fournit un matériel rendant possible une analyse conjointe des caractéristiques spatiales d'un lieu et des pratiques sociales qui s'y déroulent. L'article est basé sur deux séries de photographies, réalisées à Malleshwaram, un *voisinage* (Louiset, 2012) de la métropole de Bangalore (8,5 millions d'habitants en 2011, d'après Wikipédia), située au sud de l'Inde. La première série montre l'entrée du Sankey Tank park, carrefour situé dans un quartier aisé et résidentiel. La deuxième série a été prise sur un marché.

Architecte et ingénieure civile de formation, nous avons exploré la métropole de Bangalore pendant trois semaines, au cours desquelles nous avons respectivement effectué un travail de sélection des lieux à photographier et la capture des images. Toutes deux doctorantes à l'Institut d'architecture de

l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne, nous avons réalisé cette investigation dans le cadre de nos recherches respectives. Fruit de notre premier voyage en Inde, ce travail n'a naturellement pas la prétention de proposer un point de vue d'expertes sur l'Inde, ni même sur les lieux que nous avons observés. Ainsi, plutôt que de prétendre enrichir le savoir sur ce pays si vaste et complexe, nous voyons dans cette étude de cas une occasion d'affiner notre capacité d'analyse des espaces publics en Europe et de questionner et préciser les rôles de concepteur et d'usager de l'espace public.

— UNE MÉTHODE D'ANTHROPOLOGIE VISUELLE

Pour percevoir les dynamiques de l'espace public, nous pourrions exploiter les médias traditionnels que sont le plan, le croquis, le texte ou encore les entretiens. Le plan, pour qui sait le lire, renseigne sur les dimensions d'un lieu, sur la disposition des éléments qui le composent. Les pratiques s'y déroulant ne peuvent qu'être supposées. L'entretien, quant à lui, permet de décrire certaines pratiques sociales sur la base de la perception d'un vécu, sans pouvoir réellement les ancrer dans l'espace. Empruntant une méthode d'anthropologie visuelle, nous faisons le pari que l'image photographique permet le dépassement des blocages entre des approches spatiale et sociale distinctes, et propose ainsi une réelle analyse des liens, tensions, relations, tissés entre des pratiques et l'espace qui les reçoit.

La méthode d'anthropologie visuelle développée par Jérôme Chenal dans le cadre de ses recherches à Abidjan, Dakar et Nouakchott (Chenal, 2009) est ici appliquée à des cas situés dans la métropole indienne de Bangalore.

La première étape de la méthode est le terrain, qui consiste dans le choix des cadrages puis dans les prises de vue. Des dérives urbaines nous ont permis d'identifier des lieux qui semblaient porter un potentiel d'appropriation. Une fois les cadrages fixés, les photographies ont été réalisées à chaque fois sur une journée. Basée sur la lecture de photographies, cette méthode est beaucoup moins efficace de nuit. Conscientes des limites, pour l'observation des activités nocturnes, d'une méthode basée sur la prise de vue, nous nous sommes concentrées sur les activités diurnes, sans pour autant penser qu'elles sont plus importantes que les activités nocturnes.

Récolté en février 2015 à Bangalore, notre matériel de recherche se compose de sept séries d'images, chacune constituée de photographies prises toutes les 30 minutes depuis un point fixe, du lever au coucher du soleil.

Le corpus créé témoigne des différentes pratiques des usagers au cours de la journée, corpus qu'il s'agit alors d'analyser. Pour cela, les séries sont imprimées en grand format pour permettre une description fine d'éléments pré-

cis, le recensement chronologique de toutes les activités observables dans l'espace public étudié et l'observation de toutes les fonctions auxquelles cet espace répond. Cette méthode offre l'avantage de pouvoir dégager une vision globale des dynamiques d'un espace donné tout en conservant un niveau élevé de détails. Les photos récoltées permettent d'observer les grands mouvements quotidiens : horaires de travail, de sortie des écoles, déroulement des activités commerciales. Mais aussi les pratiques moins évidentes qui jouent cependant un rôle important dans l'usage de l'espace public : organisation de la récolte des déchets par regroupement puis ramassage en début de journée, la présence d'un policier une grande partie de la journée, la mise en service des feux de circulation seulement après 10 heures, ainsi que le taux élevé de rotation du stationnement. Enfin, nous y trouvons des informations quant à l'utilisation par les usagers de l'espace public photographié des reliefs et prises présentes. Ainsi, en permettant un regard nouveau sur les espaces publics photographiés, cette méthode en propose une meilleure compréhension.

Si les images font état d'un diagnostic et offrent l'opportunité de décrire ce qu'il se passe dans l'espace public à un instant défini, elles ne permettent pas, en revanche, de répondre à toutes nos questions. L'activité de production du matériel de recherche a été l'occasion d'observer un lieu pendant de longues heures d'affilée. Cette immersion nous a donné accès à des informations que nous n'aurions pas eues lors de séjours plus courts, et font donc apparaître de nouvelles questions. Certes, ce sont des hommes qui tiennent les stands ambulants, mais pourquoi ? Pourquoi n'y a-t-il proportionnellement que très peu de femmes avant 13 h 30 ? Qu'attendent les nombreux hommes présents sur les trottoirs à 10 h 30 ? Pourquoi ne croise-t-on quasiment pas d'enfants dans la rue ? Pour une compréhension plus complète des dynamiques qui régissent l'espace public étudié, la prise photographique devra être complétée par une observation fine, tout au long de la journée, des interactions entre différentes personnes et avec leur environnement direct ainsi que par des entretiens avec des acteurs de l'espace public et une documentation sur le contexte dans lequel se situe l'espace public observé. Les informations étant recueillies à quelques jours d'intervalle, elles ne nous informent que sur les activités menées dans cette période de l'année, en cette saison. Des entretiens auprès d'usagers de l'espace public, de responsables de la planification de la ville et de nos collègues indiens de l'Institute for Human Settlement (IIHS) sont venus apporter des réponses à nos interrogations et nous ont permis de mieux comprendre les dynamiques sociales qui prenaient place sur les lieux que nous étudions. Les photos montrent par exemple que, si les produits vendus changent pour s'adapter à l'évolution de la demande, ce sont les mêmes vendeurs ambulants qui sont présents du matin au soir. À l'entrée du Sankey

Tank park (figure 3), il se vend des légumes le matin, puis des fruits et glaces en fin d'après-midi, enfin du maïs grillé et des repas cuisinés le soir. Des entretiens et observations complémentaires nous ont permis de remarquer que ces mêmes vendeurs sont présents tous les jours. Par nos entretiens, nous avons appris qu'une pratique courante des vendeurs ambulants à Bangalore est de payer une taxe informelle à un policier, qui leur garantit en échange l'exclusivité sur le lieu.
Le choix du cadrage appartient au chercheur, il dépend de ce qui est questionné. Les séries photographiques sont donc inévitablement orientées par la recherche pour laquelle elles sont produites. Toutefois, il devient possible de vérifier a posteriori les impressions ressenties sur le terrain, de démentir certains a priori et d'en affirmer d'autres, mais toujours sur la base d'un matériel existant, sur lequel on peut revenir sans qu'il ne se modifie avec le temps. Une fois le cadrage défini, les prises de vue captent tous les détails d'un instant, sans hiérarchisation.

— UN LIEU, DE MULTIPLES USAGES

Dans cet article, nous allons nous focaliser sur deux extraits de séries, l'une réalisée le 13 février 2015 devant l'une des entrées du Sankey Tank Park (figure 1) et l'autre montrant un espace public situé à Malleshwaram Market (figure 2), série capturée le jeudi 19 février 2015.

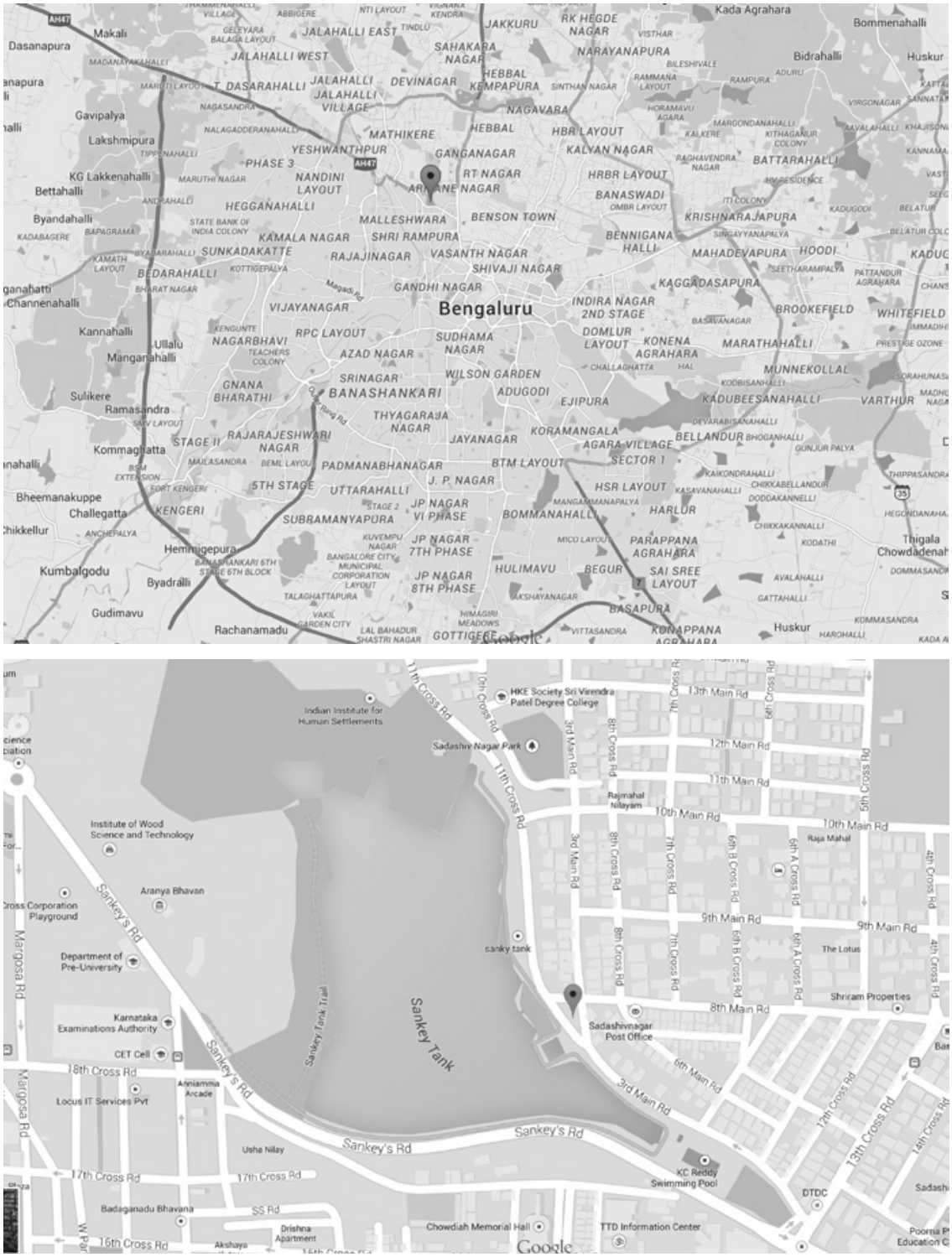

Figure 1 : Entrée du Sankey Tank Park, plan de situation de la série du 13 février. (source : google maps)

Figure 2 : Malleshwaram Market, plan de situation de la série du 19 février. (source : google maps)

Le premier lieu abordé est situé dans un quartier résidentiel aisé de Bangalore (figure 1), à proximité immédiate du Sankey Tank park. C'est un carrefour de routes secondaires qui est très fréquenté le matin et en soirée, pendant les heures d'ouverture du parc, autant par des véhicules motorisés qui passent, que par d'autres qui s'arrêtent pour profiter du parc ou des vendeurs ambulants (figure 3).

Figure 3 : Entrée du Sankey Tank Park, le 13 février 2015. (source : Laetitia Bettex et Jade Rudler)

Malleshwaram Market est un marché quotidien. L'emplacement photographié est une rue secondaire, perpendiculaire à une rue très fréquentée par les véhicules motorisés (figure 2). Le lieu est très calme avant 10 h, puis de plus en plus animé au fur et à mesure que la journée avance (figure 4).

Les photographies de la figure 4 montrent que les commerçants se répartissent entre marchands ambulants et exploitants de boutiques ayant pignon sur rue.

Figure 4 : Malleshwaram Market, le 19 février 2015 (source : Régis Niederoest et Jade Rudler)

Les activités commerciales débutent relativement tard. Avant cela, la rue est réduite à un espace d'attente et de circulation très peu couru. Une marchande de fleurs est assise à même le sol à côté de l'entrée d'un temple depuis notre arrivée à 6 h, mais ce n'est que vers 11 h 30 que l'espace public, jusqu'ici lieu de passage, devient véritablement un lieu d'escale. Progressivement, les marchands ambulants prennent place sur les trottoirs, à l'ombre des arbres ou des devantures des boutiques. Des marchands de fruits et légumes arrivent en fin de matinée. Plus tard, ce sont des vendeurs de vêtements féminins qui prennent place. Le trottoir devient ainsi un espace commercial de plus en plus occupé, reléguant les piétons sur la route, qu'ils partagent alors avec les deux-roues motorisés, les autorickshaws et quelques voitures et camions. Sur nos photographies (figure 4), nous observons que les vendeurs ambulants sont exclusivement des hommes qui, pour la plupart, passent leur journée sur place. Les emplacements semblent bien définis, un policier est là dès 7 h du matin et jusqu'à 14 h en vue de surveiller le bon déroulement des activités. Durant l'après-midi, les clients épars observent les étals, achètent parfois quelque chose à manger et s'asseyent à même le sol pour déguster leur plat. C'est en fin de journée que l'activité bat son plein. Vers 18 h, tous les commerçants sont dans la rue et de nombreux chalands mêlés au trafic tantôt observent les étals, tantôt discutent entre eux ou encore passent simplement leur chemin.

Ceci n'est qu'un exemple de ce qu'il est possible d'observer sur une telle série d'images. Nous apprenons ici comment un espace public, apparemment conçu comme un support de mobilité automobile, permet d'autres usages, notamment

des usages commerciaux, et devient un lieu d'interactions sociales. Nos observations vérifient la remarque d'Odette Louiset, qui note que « [d]*ans un espace densément occupé comme l'Inde, c'est dans l'entre-deux que s'organise le mouvement, et d'abord celui de l'urbanisation ; il est l'espace des initiatives "spontanées" en contradiction avec l'édilité à la mode européenne héritée des Britanniques. Tous les segments de la société s'y retrouvent dans l'"illégalité", et pas seulement les pauvres bâtisseurs de huttes* » (Louiset, 2012, p. 186). Carole Lanoix avance à ce sujet que « [l]*es pratiques des usagers modèlent constamment et invariablement de nouveaux espaces inappropriés, par exemple les rails de chemin de fer, les bas-côtés des autoroutes, les zones inondables, ou les carrefours automobiles. L'espace public est en perpétuelle réactualisation dans la combinaison des interactions qui s'y produisent.* » (Lanoix, 2014). Cette multiappropriation, apparemment courante en Inde est confirmée dans les lieux de nos terrains.

— L'ESPACE PUBLIC : CONÇU PAR DES ACTEURS, EXPÉRIMENTÉ PAR D'AUTRES ?

Le cadrage fixe permet de comparer les usages, à différents moments de la journée, des éléments de mobilier urbain. Au cours de notre analyse, nous avons justement constaté que certains faisaient l'objet de multiples interprétations de la part des usagers.

L'enjeu ici est de remarquer le rôle des usagers dans la fabrication de la ville. De là, celui des planificateurs et aménageurs de la ville pourrait être à repositionner. Ces derniers ont le pouvoir de modifier l'environnement des usagers. Par leurs actions, ils autorisent ou interdisent certaines pratiques, ils peuvent proposer des usages spécifiques (construire une route pour la circulation des véhicules motorisés, installer un banc pour que des usagers s'y assoient, etc.). Toutefois, comme le remarque Véronique Mauron (2016), « [u]*n espace public ne se décrète pas, mais il s'observe lorsqu'il est actif* », c'est-à-dire quand il est vécu par des acteurs. Et, si les aménageurs proposent des fonctions aux usagers, ces derniers gardent toujours une part de choix dans l'utilisation et l'interprétation qu'ils font des artefacts auxquels ils ont accès. Rapoport soutient également cette thèse : « *il est plus facile de bloquer des comportements que de les générer. D'ailleurs il est impossible de générer des comportements (on peut amener un cheval à la rivière, mais pas le forcer à boire l'eau)* » (Rapoport, 2003, p. 22). Autrement dit, ce n'est pas parce qu'il y a un banc que des passants vont forcément s'y asseoir.

Les espaces publics observés à l'entrée du Sankey Tank park (figure 3) et au marché (figure 4) ont apparemment la fonction première de faciliter la circulation des véhicules motorisés : les rues sont larges et lisses, entourées de trottoirs.

Nous remarquons que ces derniers, s'ils existent, ont visiblement fait l'objet de moins d'attention que la chaussée : le cheminement y est difficile en raison par exemple de la présence d'un grand arbre (figure 3). Ainsi, il devient un lieu d'escale : on s'y repose, on y fait du commerce, etc. La route est quant à elle un lieu de circulation, autant pour les véhicules à moteur que pour les modes doux. Piétons, vaches, cyclistes, vendeurs de rues avec leurs stands ambulants y cohabitent avec les voitures, autorickshaws, camions, etc. En plus de permettre la circulation, l'espace de la route sert à d'autres fonctions dans les moments plus calmes de la journée. Des chiens y font leur sieste, des chauffeurs de taxi et rickshaw viennent aussi profiter du calme du lieu pour se reposer (figure 3). Ils arrêtent leur véhicule le long du trottoir et s'endorment pour quelque temps. Les lieux observés attestent d'une plus grande richesse d'usages que ceux pour lesquels ils semblent avoir été conçus, et cela grâce aux interactions multiples et variées des usagers avec leur environnement. Pour illustrer ce constat, prenons l'exemple de la clôture du Sankey Tank Park (figure 3). Le parc situé derrière est accessible au public à des horaires restrictifs : de 5 h à 10 h le matin puis de 16 h à 20 h. Nous en déduisons que la clôture a pour rôle initial de contrôler l'accès au parc en le séparant de la rue, fonction qui est remplie. Mais il est intéressant d'observer que cet élément, installé pour matérialiser une interdiction, présente une richesse de fonctions qui va bien au-delà de la raison pour laquelle il a été. La barrière, initialement pensée et installée pour restreindre l'accès au parc, devient une *prise* pour différentes pratiques, dépendant des besoins des usagers. Des passants s'y reposent, ils y voient un banc. Des vendeurs y suspendent des affaires, elle devient étagère. Un fermier y accroche sa vache le temps d'aller lui acheter de la nourriture, elle sert alors de piquet. Toutes ces fonctions dépassent l'intention des concepteurs de la clôture. L'observation des usages effectifs de cette barrière sur une période d'une journée témoigne de la créativité des usagers à interpréter des saillances de leur environnement pour des fonctions autres que celles initialement prévues par leurs concepteurs.

— QUELLES INTERACTIONS ENTRE SOCIAL ET SPATIAL ?

Pour Odette Louiset, la société produit la ville en l'habitant (Louiset, 2012, p. 186). La géographe s'intéresse à l'articulation entre social et spatial : « *par l'idéologie spatiale comme par le fonctionnement pratique, la dimension spatiale est constitutive de la société de la même manière qu'il n'y a d'espace (social) que parce qu'il existe un système de relations sociales. C'est bien la raison de l'attention portée à la limite qui cernerait l'identité. C'est aussi la raison pour laquelle la ville et l'urbanité concentrent le maximum de problèmes et d'indices propres à saisir comme à fabriquer une identité différente de ce qui est posé a priori* »

(Louiset, 2012, p. 182). Pour celui qui expérimente la ville, le moindre relief, la moindre saillance, est une invitation à répondre à ses besoins et attentes du moment. Dans les espaces urbains, ces invitations sont souvent le fruit d'une conception en amont par des urbanistes, ingénieurs et autres aménageurs. Ce sont des propositions faites aux usagers, des suggestions plus ou moins directives : un banc invite à s'asseoir, une clôture signifie une interdiction d'accès.

Les notions de *prise* et d'*invitation* sont des traductions françaises de l'anglais *affordance*, type particulier de relation humain/environnement théorisé en 1979 par le psychologue américain James J. Gibson, selon qui une *affordance* naît du contact entre un observateur et un relief de son environnement (Gibson, 2014, p. 211). Les changements issus de ce degré de relation acteur/environnement peuvent être considérés comme initiés par les acteurs, tout en considérant qu'ils sont limités par les possibilités offertes par l'environnement. Selon Isaac Joseph, une *affordance* est « *à la fois une prise et une invite, la disponibilité dans l'univers perceptif* » (Joseph, 1995). Afin d'observer les interactions entre social et spatial il nous semble intéressant de distinguer les notions de *prise* et d'*invite*. Nous proposons d'appeler *invite* la proposition faite par l'environnement (donc dans notre cas par les aménageurs), et de parler de *prise* lorsque l'invite est saisie par un usager. Cette distinction précise l'importance des usagers dans la fabrication de la ville. Selon Gibson, « *ce que l'objet nous invite à faire est habituellement ce à quoi nous prêtons attention* » (Gibson, 2014, p. 221). C'est pourquoi nous observons des usages différents selon les moments de la journée, mais aussi selon les usagers. Nous avons observé (figure 3) que la clôture, initialement construite pour limiter le parc et la rue, est interprétée par les usagers de diverses manières. Les adolescents cherchent un endroit pour se retrouver à l'ombre d'un arbre, ils interprètent le socle de la clôture comme une assise et s'adossent contre ses barreaux en métal (figure 4 à 15 h 30). Le fermier tient à éviter que sa vache ne s'échappe pendant qu'il va acheter des légumes, il accroche la longe aux barreaux de la clôture (figure 4 à 7 h). Pour des raisons pratiques et d'hygiène, le vendeur de rue a des sacs à suspendre, un réservoir d'eau à surélever, etc. Là encore, la clôture prend de multiples fonctions. Selon Gibson (2014, p. 214) « *l'environnement peut bien offrir une multitude de possibilités qui n'ont pas été mises à profit — c'est-à-dire de niches encore inoccupées* ». Certaines des possibilités sont réalisées par des usagers, d'autres non. Ainsi, percevoir une invite n'est pas classer un objet. Pour Gibson, « *le fait qu'une pierre soit un projectile n'implique pas qu'elle ne puisse pas également être d'autres choses.* [...] *Ces invites sont toutes cohérentes les unes avec les autres* ». De plus, « [i]*l n'est jamais nécessaire de distinguer* tous *les traits d'un objet et, de fait, ce serait impossible* » (Gibson, 2014, p. 222). L'auteur admet que la valeur de quelque chose change

en fonction des besoins de l'observateur, mais qu'en revanche, « *l'invite de quelque chose ne change pas en fonction des changements des besoins de l'observateur. L'observateur peut percevoir ou ne pas percevoir l'invite, y être attentif ou non, en fonction de ses besoins, mais l'invite, étant invariante, est toujours présente et susceptible d'être perçue* » (Gibson, 2014, p. 227). Ainsi, les artefacts matériels présentent un potentiel d'utilisation qui n'est jamais exploité exhaustivement. L'utilisation effective, et même simplement la perception des possibilités, varient et « *de même que l'importance d'une personne ou d'une chose dépend de la situation, cette dernière dépend elle-même de toute une série de facteurs extérieurs (pensons par exemple à la valeur de l'eau dans le désert ou dans un pays comme la Hollande)* » (Hertzberger, 2010, p. 468). Les attentes de l'observateur dépendent donc du contexte dans lequel il se situe, qui n'est toutefois pas la seule condition au saisissement d'une invite (donc à sa transformation en prise) : les capacités physiques et mentales (percevoir le potentiel de l'élément) de l'observateur sont des facteurs incontournables également. Pour Chabert (2008, p. 1), « *nous pouvons vivre dans un même espace physique sans pour autant partager un même espace vécu, qui dépend bien sûr de notre environnement, mais aussi de notre façon d'aborder la réalité grâce aux outils sensori-moteurs dont nous sommes dotés* ». Ainsi, si un espace « invite » plus ou moins implicitement à y exercer certaines fonctions, il n'offre pas le même éventail de possibilités à chacun de ses usagers. Certains espaces peuvent même être inaccessibles à certains usagers, qui n'en perçoivent pas le potentiel ou n'ont pas les moyens physiques d'en profiter.

— CONCEPTEURS ET USAGERS, CHACUN SON RÔLE !

Par leur expérience de la ville et donc par leur rapport à l'espace, les usagers participent à la fabrication des espaces publics d'une manière complémentaire aux aménageurs.

Cette étude aide à préciser la place de chacun des acteurs dans les planifications urbaines : les concepteurs proposent et les usagers disposent, selon leurs besoins, avec une certaine liberté d'interprétation.

En ne reconnaissant pas la part d'interprétation qui réside dans les éléments qui composent les espaces urbains, nous n'avons qu'une vision partielle de ce qui constitue la ville. Ainsi, nos observations encouragent à considérer les usagers comme des acteurs à part entière de la fabrication de la ville. Michel Lussault (2015) va même jusqu'à dire que « *sans les habitants, les espaces ne sont rien* ». Le géographe parle de « *faire avec l'environnement spatial* ». Selon lui, « *faire avec, c'est bien dire que cet environnement nous offre des potentialités, mais qu'en même temps nous lui offrons en retour nos pratiques habitantes, qui*

imprègnent cet environnement spatial, le modifient, lui donnent sa teneur, sa coloration ». L'auteur nous aide à monter en généralité. Pour lui, « *le monde contemporain est caractérisé à la fois par un processus qui, dans la mise en place des environnements spatiaux, fait que de plus en plus d'espaces se ressemblent formellement, mais qu'en même temps il y a un processus de différenciation extrêmement puissant, qui s'appuie toujours sur la différence et la variété des pratiques spatiales des individus* ». En s'appropriant leurs lieux de vie, les usagers sont les acteurs de la différenciation des espaces publics. Ils enrichissent la ville de leurs pratiques, en révélant des usages multiples à des artefacts banals. Est-ce l'espace qui influence les pratiques ou alors ces dernières qui génèrent des formes spatiales particulières ? Les espaces publics observés étaient apparemment conçus prioritairement à l'intention des conducteurs d'autres véhicules motorisés. Pourtant, nous avons constaté que leur usage va bien au-delà de la circulation et du stationnement. Les diverses pratiques attendues par les usagers trouvent une place pour se réaliser, indépendamment de l'intention des concepteurs de l'espace. Dans ces cas précis, il nous semble que les usagers *adaptent* leurs pratiques à l'environnement dans lequel ils vivent plutôt qu'ils ne le modifient. Leur environnement, même s'il n'est initialement pas conçu pour recevoir les pratiques qui y prennent place, les permet et les rend possibles. Ce sont les fonctions auxquelles répondent des artefacts de cet environnement qui sont modifiées. Notre analyse permet donc de souligner la créativité des usagers, qui interprètent les saillances de leur environnement à leur gré, pour les usages qui les intéressent sur le moment. Néanmoins, l'espace impose des limites à la réalisation de certaines pratiques. On peut donc conclure à une réciprocité des influences entre spatialité et pratiques sociales : le cadre spatial influence les pratiques sociales, mais la part d'interprétation et de créativité dans les pratiques des usagers de l'espace est également importante. Dans nos exemples, la créativité des usagers nous a semblé très riche, particulièrement en comparaison des pratiques sociales prenant place dans les espaces publics occidentaux. Une conclusion (peut-être naïve, mais toutefois instructive) de cette observation est que pour qu'un espace public soit utilisé, il n'est pas forcément nécessaire d'en prédéterminer les usages. Par contre, augmenter la marge de manœuvre des usagers peut-être une piste pour les aménageurs. Si la liberté du citoyen est plus grande, s'il est autorisé à disposer de l'espace public pour des pratiques informelles, alors peut-être pourra-t-il interpréter l'espace sous un angle nouveau, pour d'autres usages, ce qui ne fera qu'intensifier sa responsabilité de citoyen.

Le terrain effectué à Bangalore nous fait remarquer qu'à l'heure de l'urbanisme d'acteurs (Lévy, 2015), il semble pertinent de considérer les usagers comme partie intégrante de ces acteurs, car sans eux, le travail des aménageurs ne trouvera pas de contenu, donc pas de sens.

— BIBLIOGRAPHIE

Chabert, A.-L. (2008). À chacun son monde, à chacun son chemin. *Reliance 2008*/2(28), 83-90.

Chenal, J. (2009). *Urbanisation, Planification Urbaine et Modèles de Ville En Afrique de l'Ouest : Jeux et Enjeux de L'espace Public.* Lausanne : EPFL.

Gibson, J. J. (1979). *The Ecological Approach to Visual Perception.* Boston: Houghton Mifflin Company.

Gibson, J. J. (2014) (traduction française). *Approche écologique de la perception visuelle.* Bellevaux : Dehors.

Hertzberger, H. (2010). *Leçons d'architecture.* Paris : Infolio.

Joseph, I. (ed) (1995). *Prendre place : espace public et culture dramatique. Colloque « Espaces publics : esthétiques de la démocratie » (Cerisy, du 23 au 30 juin 1993)*. Paris : Recherches.

Lanoix, C. (2014). L'Inde sans espace public. *EspacesTemps.net* [en ligne]. Disponible sur : http://www.espacestemps.net/articles/linde-sans-espace-public/.

Lévy, J. et Lussault, M. (eds) (2013) (nouvelle ed). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés.* Paris : Belin.

Lévy, J. (2015). Habiter Cheonggyecheon : l'exception ordinaire. *Annales de géographie,* 704, 391 405.

Louiset, O. (2012). Pour une géographie culturelle de la ville : « A passage to India ». *Annales de géographie*, 684,.172-193.

Lussault, M. (2015). *Thinking Places 6* (vidéo) [en ligne]. Disponible sur : https://vimeo.com/139361302.

Mauron, V. (2016). *Théorie de l'Espace public* (cours dispensé dans le cadre de l'école doctorale EDAR) Institut d'architecture, EPFL.

Rapoport, A. (2003). *Culture, Architecture et Design.* Gollion : Infolio.